

Gravure et *fluidité*

Au fur et à mesure que j'imprimais les gravures du livre *Loire*, j'ai ressenti à la vue du tirage des estampes, comme un sentiment d'étrangeté, une vague nostalgie, – celle que l'on ressent devant la grisaille peinte sur les volets d'un retable, ou celle qui nous traverse à l'écoute d'un impromptu de Schubert, ou encore cette étrangeté reçue depuis la chambre noire de nos souvenirs.

Ce voile de mélancolie est aussi la traduction d'un temps où le deuil fait son chemin, suit son cours en regard du fleuve de l'enfance. Mes gravures ont cherché à accompagner les traces qui forment « Le témoignage de l'absent » (titre du livre de l'auteur qui vient de paraître chez Isolato).

Cette étrangeté de la gravure, en sa prégnance, provient du fait que l'impression des plaques porte un écho érodé de mes regards quotidiens sur le fleuve, – un peu comme si sa fluidité s'était arrêtée pour donner à voir, à deviner, sous le courant fluvial, ce qui demeure, la permanence même des choses, et son creusement dans le lit du regard, – comme si le fleuve gravé par mon imaginaire était pris à la racine du paysage, à la racine de mes regards, dans leur inaccessible fond. C'est que la gravure elle-même creuse son fond, son lit dans la page.

Il se produit dans ces gravures comme une rétraction du visible dans l'empreinte du fleuve, dans la métamorphose du paysage que traverse la Loire, recadré par mes gestes de graveur. Peut-être est-ce parce que j'essaie de donner à ressentir le fleuve plus qu'à le donner à voir, à ressentir la présence de sa trajectoire plutôt que de dessiner sa mouvance, – car cette mouvance continue n'a pas de forme précise, elle est toujours en partance, et parfois semble rejoindre cet autre côté du visible, en son tracé noir.

Se tenir aux sources du visible, dans l'empreinte du fleuve, à la croisée de mes regards et de ceux du poète, à travers ses images, ses souvenirs et ses mots marquants. Il y a une véritable interaction entre le fleuve et son contemplateur ; chacun est agi par l'autre et j'ai cherché à ce que ma gravure agisse de ce côté-là du regard, depuis l'autre rive du regard (si je puis m'exprimer ainsi sans abuser de métaphores).

En fait on ne traduit jamais la réalité, surtout celle d'un fleuve, inaccessible par essence ; on peut à peine le toucher du regard qu'il fuit dans l'ombre ou la lumière, vers des lointains et dans des profondeurs qui sont des états intermédiaires de la conscience, – un rêve peut-être, un entre-deux limpide et fuyant.

Il y a en nous toute une archéologie du visible et de nos souvenirs, un face à face avec le fleuve qui ressemble au face à face du peintre avec sa toile ou celui de l'écrivain devant sa feuille. Ce face à face interroge ce que nous voyons, ce que nous en faisons, qui est restitué dans l'empreinte. La gravure, plus forte que la simple trace, informe l'ancrage du geste et creuse du regard sa traversée. Graver est irrémédiable. La morsure du cuivre est irréparable. Celle du temps l'est aussi. Ainsi dans les « épreuves » du fleuve (suite d'états intermédiaires et d'essais préparatoires), les gravures donnent-elles l'impression de partir et de rester tout à fois ; elle gravent le passage, s'entourent de ciel et de végétation hirsute.

Relisant *Les Eaux étroites* de Julien Gracq, j'ai pensé, par opposition, que se placer devant la Loire, c'est accéder à de vastes eaux, larges, des eaux sauvages, mais canalisées par leur lit, un lit qui date de milliers d'années. Face au lit fluvial, l'horizon est très différent de celui devant la mer, ici le fleuve est son propre horizon. On regarde le flux aller d'amont en aval, littéralement fuir tout en restant. J'ai voulu montrer cela dans mes gravures, cette portion de flux qui passe dans notre regard sans se fixer mais sans pour autant changer de place même les jours de crue.

Ainsi est-il question d'un voyage du regard en un même lieu, dans un continuel retour sur lui-même, par la continuité mouvante et le renouvellement permanent. Notre regard devant le fleuve est entraîné dans un champ de forces inouïes, en est fasciné, médusé. La lumière du ciel argentée est démultipliée dans les vaguelettes et brillances du courant. Les lignes de force du fleuve ne cessent d'avancer, de se déployer, de s'accroître, de courir dans le flux du présent.

On peut dire que face à cette portion du fleuve, qu'il est, à la fois tout entier sa source et son embouchure, sa naissance et sa dissolution finale. Puisqu'on ne voit ni l'embouchure ni la source situés à leurs extrémités opposées, on ne contemple qu'une portion de coulée, en ce lieu précis où l'on se tient, – cet observatoire, les pieds ancrés sur la rive, les yeux perdus dans l'écoulement du passé-présent-futur. Tout est mu à la fois par la merveille et cette folie paradoxale de l'ici et de l'ailleurs, cette fuite en avant qui demeure, nacrée de toutes les irisations des instants, brillante dans le lisse comme sous l'immobilité des surfaces et l'obscurité des profondeurs.

Gracq parle de « sensation de félicité presque inquiétante », je ressens aussi cela, ce mélange d'admiration et de crainte sourde.

Graver une section du long ruban vivant entre deux rives.

Graver la lenteur et la vitesse d'un seul tenant, la coulée et son empreinte, la profondeur et la surface, d'où cette nécessité qui m'est apparue d'associer l'eau-forte et l'aquarelle, le creux profond et la couleur passante, transparente, fugitive.

Graver aussi les « stations » du poème, comme fit le père du poète, peintre d'un chemin de croix qui se trouve exposé à l'église de St Dyé sur Loire. Le chemin de croix qui accompagne Jésus vers sa mort est une contemplation active qui veut aider chacun à entrer dans le mystère de l'amour de Dieu, manifesté en son Fils, dans la perspective de sa Résurrection à Pâques. Le chemin de croix apparaît donc comme un pèlerinage « en esprit ». Pour entrer dans les profondeurs de l'amour du Père, il faut qu'un chemin se creuse, de station en station. Le déplacement physique invite à un déplacement intérieur. Le pas à pas, page après page, est en quelque sorte l'évangile d'une méditation poétique qui relie à l'amour du Père.

J'espère, par ce texte, vous avoir communiqué ce que la gravure apporte de gravité et d'élan spirituel au long poème du fleuve, ce fleuve qui ne fait que commencer à vivre sous le ciel de la page, dans son tracé, là où se concentre toute l'énergie des débuts et des fins.

Et en effet « où l'art prendrait-il son point de départ si ce n'était dans cette joie et dans cette tension d'un commencement infini ? »

Rainer Maria Rilke, *Lettres françaises à Merline*, Paris, Seuil, 1984, p.88.

©Marie Alloy, Beaugency, mai 2026.